Vernissage de l’exposition Werner Renfer, poète jurassien (1898-1936)

Autor(en): **Richard, Hughes**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **89 (1986)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-550103

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Bibliothèque cantonale jurassienne

Vernissage de l'exposition

Werner Renfer, poète jurassien (1898-1936)

14 novembre 1986
Hôtel de Gléresse

Office du patrimoine historique
Porrentruy
1986

VERNISSAGE DE L'EXPOSITION «WERNER RENFER, POÈTE JURASSIEN (1898-1936)» 14 NOVEMBRE 1986, HÔTEL DE GLÉRESSE

Pour commémorer le cinquantième anniversaire de la mort du poète jurassien Werner Renfer, survenue le 27 mars 1936, ses fils Marcel et Jacques ont décidé que les papiers, manuscrits et documents de l'écrivain restés en possession de sa famille feront l'objet d'une donation à la Bibliothèque cantonale jurassienne qui les conservera et les mettra à la disposition des chercheurs. L'acte authentifiant cette donation a été signé le 25 août dernier.

Pour honorer selon son mérite ce geste éminemment patriotique, l'institution bénéficiaire a mis sur pied, dans les locaux dont elle dispose à l'Hôtel de Gléresse à Porrentruy, une exposition mettant en valeur l'héritage culturel du poète et retraçant les étapes de sa trop brève carrière littéraire.

Afin de donner à cette manifestation, ouverte au public du 15 novembre au 21 décembre 1986, sa dimension proprement jurassienne, la Bibliothèque cantonale jurassienne a tenu à s'assurer le patronage de l'Office du patrimoine historique à Porrentruy, de la Municipalité de Corgémont, de la Société jurassienne d'Emulation et de la Section Erguël de la même société. Une cinquantaine de personnes ont assisté, le vendredi 14 novembre au soir, au vernissage de l'exposition qui s'est déroulé en présence des deux donateurs et de leurs invités. M. Benoît Girard, bibliothécaire cantonal, souhaita la bienvenue à ses hôtes au nom de l'institution qu'il dirige et donna successivement la parole aux orateurs de la soirée.

M. Bernard Prongué, chef de l'Office du patrimoine historique, salua l'assistance au nom du Département de l'éducation et des affaires sociales du canton du Jura, dont il transmit les meilleurs messages et les vœux de succès avant de retracer, en quelques mots, la genèse de l'exposition inaugurée ce jour.

M. Roland Benoit, maire de Corgémont, dit le plaisir et l'honneur des citoyens de sa commune d'être associés à un événement culturel destiné à rendre hommage à un enfant de leur village, dont il se plut à souligner les qualités morales et littéraires.

M. Philippe Wicht, président central de l'Emulation, rappela le rôle de premier plan joué par la Société jurassienne dans la consécration du talent poétique de Werner Renfer par la publication, en 1958, des trois volumes de ses *Oeuvres* complètes.

Avec les allocutions — dont nous reproduisons la teneur ci-après — de MM. Pierre Olivier Walzer, professeur, et Hughes Richard, homme de lettres, tous deux spécialistes émérites de l'œuvre de Werner Renfer, prit fin la partie oratoire de la manifestation qui s'est achevée par une brève présentation des vitrines de l'exposition, dans la détente et la bonne humeur, autour du verre de l'amitié.

* * *

ALLOCUTION DE M. PIERRE-OLIVIER WALZER, PROFESSEUR

Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi d'abord de me féliciter, de vous féliciter, enfin de nous féliciter de la cérémonie d'aujourd'hui. Qui me paraît particulièrement *exemplaire.*

Car s'il est vrai que le but de la jeune Bibliothèque cantonale jurassienne est de mettre des livres jurassiens et autres à la disposition de ses lecteurs, son rôle va aussi à réunir et à conserver la plus grande quantité possible de papiers, manuscrits et documents permettant de situer, d'éclairer et d'étudier la personne et les œuvres des écrivains du Jura.

La magnifique et généreuse donation de MM. Marcel et Jacques Renfer vient à son heure pour permettre à la Bibliothèque de bien illustrer cette volonté et de s'ériger ainsi, dès l'origine, en conservatoire des fonds littéraires intéressant la vie culturelle de tout le Jura.

En mettant à la disposition du public et des chercheurs tous les papiers de leur père, les donateurs font une action éminemment utile au développement des études renfériennes, l'action la plus capable de susciter, il faut l'espérer, des vocations de critiques et d'explorateurs, — car il y a encore beaucoup à découvrir dans et autour de cette œuvre si importante.

Et ce faisant, les fils du poète répondent aussi certainement au vœu le plus secret de leur mère. Je n'ai malheureusement pas connu Werner Renfer, mais j'ai bien connu sa femme à l'époque où j'avais entrepris d'étudier plus sérieusement l'auteur de *Profils* et *d'Hannebarde.* Presque tous les documents que vous voyez dans ces vitrines, elle les avait mis absolument à ma disposition. Elle vivait dans le souvenir du passé et nourrissait un respect infini à l'égard de tout ce qu'elle en avait conservé. Je suis sûr, Messieurs Renfer, qu'elle approuverait hautement le geste que vous faites aujourd'hui, qui a pour effet de mettre à l'abri, à tout jamais on veut le croire, les reliques qui lui venaient de votre père et sur lesquelles elle avait veillé avec un soin jaloux sa vie durant.

Dans une lettre à sa femme, lettre furieusement révoltée, écrite quelques jours à peine après la naissance de son premier enfant, Renfer se plaint de l'incompréhension absolue de ses contemporains, mais ajoute aussitôt:

> «Mais peut-être y aura-t-il plus tard notre petit Marcel, pour comprendre, lui, ce que furent son père et sa mère. Non seulement il le comprendra, mais il le *dira.*»

Eh bien, la cérémonie d'aujourd'hui lui donne raison. La donation de Marcel Renfer, associé à son frère puîné Jacques, c'est la façon de *dire* des fils du poète.

Il me semble que l'ensemble des documents heureusement réunis ici font d'abord toucher du doigt le mystère inouï de la «*vocation*».

Pierre-Olivier Walzer

(Suit un bref développement — sur notes — destiné à mettre en lumière comment cette vocation a décidé de tous les grands moments, et de tout le quotidien, de la vie de Renfer...).

ALLOCUTION DE M. HUGHES RICHARD, HOMME DE LETTRES

Mesdames et Messieurs,

De cette exposition qui déjà, magnifiquement, est parvenue à nous faire déborder de tous les horizons, je ne dirai rien puisque, comme la plupart d'entre vous, je suppose, je ne partirai à sa découverte qu'après ces allocutions. Des pièces qui y sont mises en évidence, je n'en dirai pas davantage, car si, après trois décennies de recherches, de réflexions et de publications sur le sujet, je suis à même d'imaginer ce qu'elles doivent être, je ne les ai jamais vues, jamais touchées, seulement aperçues pour certaines d'entre elles à l'époque où, à Fribourg, la veuve de notre poète consentait à m'accueillir en s'étonnant qu'un adolescent aussi mal dégourdi et fagoté brûlât d'un tel feu en poussant la porte de son appartement et fût frappé d'enthousiasme, saisi de vertige, secoué d'indignation à l'énoncé des moindres péripéties de son existence comme à l'évocation des moments décisifs ou cruels d'un itinéraire que nous nous efforcions, matin après matin, de recomposer dans les rires et les larmes.

Cela se passait, vous l'aurez deviné, avant que Pierre-Olivier Walzer ait ressuscité Werner Renfer et l'ait, nanti de ses dimensions véritables, rendu à sa patrie, la poésie universelle qu'il rejoignait posthumement (sic) mais non sans une gloire qui, heureusement, perdure. Donc, c'était dans les années 1953-1955, alors que le nom du poète ne disait plus grand-chose à la génération qui, aujourd'hui, grisonne et frissonne en s'éloignant de la cinquantaine. Je venais du Plateau de Diesse comme l'attestait la « beuse » de mes chaussures ou d'un chantier quelconque, près d'un sommet, ou j'arrivais de Lausanne où je disposais, en permanence, d'un refuge au Chemin du Calvaire « S'il vous plaît, me suppliait Mme Renfer, fournissez-moi une autre adresse qui fera suivre votre courrier, n'est-ce pas » ? Ou bien, je débarquais, en vélo ou en autostop, de la Provence où j'étais sans cesse en vadrouille et, tandis qu'une irrésistible odeur de café se répandait dans la pièce où nous avions pris place, nous poursuivions nos conversations comme si nous les avions abandonnées la veille. Naturellement, j'avais des milliers de questions à lui poser et, naturellement, je les lui posais sans nécessairement me rendre compte, dans l'effervescence de la passion, de ce que ma curiosité ou ma pénible insistance pouvaient réveiller de plaies ou de cauchemars. Naturellement encore, j'avais sorti un mauvais crayon et sur le calepin délavé par les averses de mes pérégrinations, je prenais des notes, oh hâtivement, précipitamment, si fébrilement que, la mort dans l'âme, j'ai dû me résoudre à les détruire il y a peu, tant elles étaient indécryptables.

Ah! si j'avais disposé de la technique moderne, je presserais sur un bouton et, à ce petit déclic, une voix remplirait cette salle et nous serions tous remués. Mais à quoi bon des regrets? J'abrège plutôt d'évoquer ces journées sans horloge qui accéléreraient ma propre métamorphose. De temps en temps, Mme Renfer nous réservait du café, ou elle préparait la soupe, ou elle disparaissait dans une chambre contiguë. Elle en rapportait une coupure de journal, une édition originale, un dessin ou une esquisse de Schnyder, une photographie jaunie, quelques pages d'un manuscrit et j'étais ému et ébloui. Une fois, à l'approche de Noël, je m'en souviendrai toujours, elle m'a remis deux documents qui ne m'ont jamais quitté depuis, lesquels, en temps opportun, retrouveront, il va sans dire, leurs compagnons de parcours.

Qu'est-ce qui, Mesdames et Messieurs, indépendamment de l'évidence et de la pluralité de ses dons naturels, distingue, dans notre modeste histoire littéraire jurassienne, Werner Renfer, de ses devanciers, y compris, oserais-je ajouter, l'illustre Virgile Rossel dont, par une coïncidence fameuse, le fonds d'archives vient justement d'être remis à la Bibliothèque cantonale de la jeune République?[1] C'est que, me semble-t-il, dès l'enfance, non seulement la poésie est déposée en lui, mais elle le possède. Elle lui impose ses lois, qui sont sévères, ses choix, qui sont draconiens. C'est elle qui gouverne ses pensées, féconde son instinct, détermine sa manière d'être. Il a beau s'en défendre, il a beau vitupérer, il a beau, lors de soudains craquements ou d'échecs cuisants, la fuir comme un oiseau de damnation, elle imprègne ses tissus et son esprit et ses dépits, ses colères, ses malédictions, ses rejets ne sont qu'épiphénomènes ou alors des ruses, des promesses de distanciation dictées par l'extérieur. Au fond de lui, il sait que vivre sans écrire, ce ne serait pas vivre. Et on le voit, tout au long de sa pathétique trajectoire, se battre, s'user, pour continuer d'alimenter cette passion vorace et, dans une solitude farouche, sans échos, sans retombées d'aucune sorte devant la prodigalité de ses affirmations, en tirer peu à peu l'art qui est le sien, d'une grande fraternité humaine et d'un émerveillement ininterrompu devant les possibilités de l'être et les magnificences renouvelées de l'aurore. Il a donc été, dans nos espaces, le premier à sacrifier toute ambition personnelle, toute carrière (et Dieu sait si elle eût pu être brillante!) à cette attente toujours fragile, toujours incertaine, toujours à recommencer du poème parfait dans lequel s'est coulée une âme. Et, le premier dans nos contrées, il a osé être autre chose qu'un saisonnier de la plume. Car ses prédécesseurs, qu'ils aient été poètes, nouvellistes, romanciers, mémorialistes ou que l'incontinence de leurs réflexions ait contribué à gon-

[1] Le *Fonds Rossel* a été remis aux Archives de la République et Canton du Jura; seuls les livres ont été intégrés dans les collections de la Bibliothèque cantonale jurassienne (Note de la rédaction).

fler les volumes de leurs journaux intimes, ne se sont guère préoccupés d'accomplir une œuvre. Ce souci de l'œuvre à mettre au monde avec tout ce qu'un tel projet requiert de continuité, exige d'abnégation, implique de déchirement, n'apparaît chez nous qu'aux alentours de 1930, grâce à Werner Renfer. Pour lui d'ailleurs, créer demande un potentiel d'énergies tellement exorbitant que toute dispersion est impensable surtout que, précise-t-il avec à propos: «Rien ne souffre moins le désordre que la création.»

Hélas! il n'a pas été non plus servi par les circonstances. Tout, même, semble s'être ligué contre son épanouissement: le siècle, le milieu d'origine et celui d'élection, la situation sociale catastrophique de l'immédiat après jeudi noir de Wall Street, les peuples enfin de nos vallons et de nos vallées peu attentifs et peu sensibilisés à un lyrisme d'aussi haut vol. Nous ne l'oublions que trop: il faut, souvent, la conjonction des deux pour faire le grand poète, c'est-à-dire que le public aussi ait du talent. Werner Renfer n'eut pas cette chance. Comme le pauvre Gaspard, il est né trop tôt ou trop tard, ce qui explique sa disparition prématurée.

En conclusion, Mesdames et Messieurs, je n'ai qu'un vœu à formuler et j'espère que vous le partagerez: Ne laissons, ne laissons plus jamais mourir seuls nos poètes!

Hughes Richard

SCIENCES